



John Hope Franklin, historien des Noirs américains

Pap Ndiaye

► To cite this version:

Pap Ndiaye. John Hope Franklin, historien des Noirs américains. *Critique Internationale*, 2010, 2 (47), pp.161 - 168. <10.3917/criti.047.0161>. <hal-03461695>

HAL Id: hal-03461695

<https://sciencespo.hal.science/hal-03461695v1>

Submitted on 1 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

John Hope Franklin, historien des Noirs américains

par Pap Ndiaye

Petites banalités de la vie quotidienne : en 1995, dans le hall d'un club *select* de Washington, une femme tendit son manteau à un vieil homme

noir qui se tenait là sans rien faire de particulier, pour qu'il l'accroche au vestiaire. Quelques heures auparavant, à l'hôtel où cet homme venait d'arriver, un inconnu s'était approché de lui pour lui confier les clés de sa voiture. Ce vieux monsieur n'était pourtant ni réceptionniste ni voiturier. C'était John Hope Franklin, historien afro-américain de l'histoire afro-américaine, qui attendait dans le hall du club que commençât la réception organisée en son honneur et qui, le lendemain, reçut des mains du Président Clinton la « Médaille de la liberté » (*Medal of Freedom*), la plus haute distinction qu'un civil puisse recevoir aux États-Unis.

John Hope Franklin naquit le 2 janvier 1915 à Rentiesville, dans l'Oklahoma. Son père, avocat, et sa mère, institutrice, s'étaient installés dans cette bourgade pour échapper à la ségrégation rigoureuse de leur Louisiane natale qui interdisait à Buck Colbert Franklin d'exercer son métier¹. En appelant leur fils John Hope, les Franklin rendaient hommage au militant et éducateur afro-américain du même nom qui avait fondé en 1905 le Mouvement du Niagara (Niagara Movement), organisation de défense des droits civiques des Noirs, avec, notamment, William Edward Burghardt Du Bois et William Monroe Trotter. La famille Franklin faisait partie de la nouvelle bourgeoisie intellectuelle noire apparue au début du XX^e siècle grâce à la création d'universités noires comme Morehouse College à Atlanta, Howard University à Washington, ou encore Fisk University à Nashville (Tennessee)².

L'Oklahoma et le Kansas étaient alors des « Terres promises » pour les Noirs américains. Les possibilités socioéconomiques y étaient plus grandes que dans le Sud profond, même si la ségrégation y était une réalité quotidienne³. En 1921, à Tulsa, où la famille venait de s'installer, une

1. John Hope Franklin, John Whittington Franklin, *My Life and an Era: The Autobiography of Buck Colbert Franklin*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1998.

2. Pap Ndiaye, *Les Noirs américains. En marche pour l'égalité*, Paris, Gallimard, 2009.

3. Murray R. Wickett, *Contested Territory: Whites, Native Americans, and African Americans in Oklahoma 1865-1907*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2000.

« émeute raciale » qui ressemblait fort à un pogrome, détruisit le quartier noir⁴. Quelques années plus tard, John Hope Franklin ne put entrer à l'Université de l'Oklahoma à cause de la couleur de sa peau. Il opta donc pour Fisk University, où il obtint son *Bachelor's degree* en 1935. Franklin pensait suivre les traces de son père dans la carrière juridique, mais un professeur de Fisk le persuada de choisir le métier d'historien : grâce à une bourse, Franklin entra comme *graduate student* à Harvard. Un demi-siècle après W. E. B. Du Bois, qui avait décroché un doctorat de sociologie dans la prestigieuse université, les étudiants noirs étaient encore rarissimes à Harvard. Franklin fut le cinquième docteur noir en sciences humaines de Harvard, après Du Bois, et les historiens Carter G. Woodson (1912), Charles Wesley (1925) et Rayford Logan (1936)⁵.

Sa thèse de doctorat, soutenue en 1941 et publiée deux ans plus tard, portait sur les Noirs libres de Caroline du Nord entre 1790 et 1860⁶. Elle est représentative d'une époque où les rares historiens noirs s'intéressaient plus aux hommes libres qu'aux esclaves : l'histoire de l'esclavage n'avait pas encore été renouvelée en profondeur et paraissait moins riche de pistes nouvelles que celle des « libres de couleur ». Franklin n'a jamais été, à proprement parler, un spécialiste de l'esclavage ; il a plus volontiers écrit sur la fin du XIX^e siècle. Certes, sa grande érudition et son appétit de lectures lui permirent d'enseigner et d'écrire sur tous les sujets relatifs aux Afro-Américains, mais l'essor de l'histoire de l'esclavage en tant que sujet de recherche, à partir des années 1950, se fit sans sa participation directe⁷.

Il existait quelques historiens afro-américains avant Franklin. Les deux figures marquantes furent George Washington Williams (1849-1891) et Carter G. Woodson (1875-1950). Williams, appelé parfois le « Bancroft noir »⁸, publia en 1883 une vaste fresque, *A History of the Negro Race in America from 1619 to 1880*. Il n'est pas étonnant que cet aventurier érudit, ancien soldat, avocat, pasteur baptiste, premier élu noir à la Chambre de l'Ohio, historien autodidacte, et enfin dénonciateur de la colonisation belge

4. Scott Ellsworth, *Death in a Promised Land: The Tulsa Race Riot of 1921*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, avant-propos de John Hope Franklin, 1992.

5. Werner Sollors, Caldwell Titcomb, Thomas A. Underwood (eds), avec une introduction de Randall Kennedy, *Blacks at Harvard: A Documentary History of African-American Experience at Harvard and Radcliffe*, New York, New York University Press, 1993.

6. J. H. Franklin, *The Free Negro in North Carolina, 1790-1860*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1943.

7. P. Ndiaye, « L'histoire afro-américaine », dans Jean Heffer, François Weil, *Chantiers d'histoire américaine*, Paris, Belin, 1994.

8. L'historien américain George Bancroft (1800-1891) est l'auteur d'une célèbre histoire des États-Unis en dix volumes, publiée entre 1834 et 1874.

au Congo (où il se rendit plusieurs fois), ait attiré très tôt l'attention de Franklin, qui lui consacra une magistrale biographie, longuement mûrie⁹. Quant à Woodson, professeur à Howard University, il fut le fondateur du *Journal of Negro History* en 1916 (rebaptisé *Journal of African-American History* en 2002) et l'inventeur de la « Negro History Week » en 1926, qui devint plus tard le « Black History Month ». Suivant une démarche caractéristique de son temps, Woodson entendait mettre en valeur la contribution, jusque-là négligée, des Noirs américains à l'histoire de leur pays, en insistant sur des personnages exemplaires, voire héroïques. Franklin fut certainement inspiré par ses travaux, tout en ayant recours à un éventail d'archives et de sources secondaires beaucoup plus large. Enfin, il faut mentionner Du Bois, principalement sociologue, mais dont l'œuvre est traversée par l'expérience historique noire, et qui publia en 1935 un ouvrage proprement historique proposant une réinterprétation globale de la Reconstruction (les douze années qui suivirent la guerre de Sécession), dont l'influence sur la thèse de doctorat de Franklin est évidente¹⁰.

Comme ses prédécesseurs, Franklin était passionné par l'enseignement, fonction qu'il exerça au début de sa carrière dans des universités noires uniquement, aucune autre n'ayant voulu le recruter, tout docteur de Harvard qu'il était. Il enseigna successivement à Fisk University, à St-Augustine College (Raleigh, Caroline du Nord), à North Carolina College (Durham) et à Howard University. En 1956, l'année du boycottage des bus de Montgomery, au tout début du mouvement pour les droits civiques, il franchit la *color line* et fut recruté par le Brooklyn College. Sa réputation d'historien était telle désormais qu'une université blanche pouvait se risquer à le recruter, et même à faire de lui le directeur de son département d'histoire, une première.

Son ouvrage le plus connu et le plus diffusé (trois millions d'exemplaires !) est *From Slavery to Freedom* dont huit éditions se sont succédé depuis 1947¹¹. Il s'agit d'un manuel d'histoire afro-américaine de facture classique (un récit chronologique clairement organisé), que le lecteur d'aujourd'hui trouvera peut-être daté, mais dont il convient de souligner le caractère novateur au moment de sa parution : c'était en effet le premier livre de synthèse rigoureux sur le sujet qui fût accessible aux lycéens et aux étudiants. L'historiographie afro-américaine a tellement évolué depuis soixante ans que le livre a été

9. J. H. Franklin, *George Washington Williams: A Biography*, Chicago, University of Chicago Press, 1985.

10. W. E. B. Du Bois, *Black Reconstruction in America: An Essay toward a History of the Part which Black Folk Played in the Attempt to Reconstruct Democracy in America, 1860-1880*, New York, Harcourt, Brace, 1935.

11. J. H. Franklin, *From Slavery to Freedom: A History of American Negroes*, New York, A. A. Knopf, 1947 (1^{re} édition). Significativement, en 1967 (3^e édition), le titre devint *From Slavery to Freedom: A History of Negro Americans*, puis, en 1994 (7^e édition), *From Slavery to Freedom: A History of African Americans*.

remanié plusieurs fois (avec l'aide de différents historiens), mais le ton général, celui d'une vision progressiste et rationaliste de l'histoire, d'un centrage sur l'histoire sociale et politique, d'une attention portée aux grandes figures, n'a pas changé. *From Slavery to Freedom* est toujours une référence et un point d'entrée solide en histoire afro-américaine. Lorsqu'ils étaient jeunes, Henry Louis Gates, David Brion Davis et bien d'autres le lurent avec passion, et ils en conservent toujours soigneusement, à portée de main, un exemplaire jauni.

Du point de vue de la carrière académique, Franklin accumula les distinctions : il fut, entre autres, le premier président afro-américain de l'American Studies Association, de la Southern Historical Association, de l'Organisation of American Historians et de l'American Historical Association. En tant que tel, il joua également un rôle important : nombreux sont les historiens afro-américains d'aujourd'hui qui voient en lui le pionnier qui a éveillé leur ambition en leur prouvant qu'un universitaire noir n'était pas, ou n'était plus, condamné à jouer les seconds rôles en restant confiné dans les marges de la profession. Jadis, il était très difficile pour un historien noir d'avoir accès aux archives. En 1939, lorsque Franklin, alors jeune doctorant, se présenta pour consulter celles de Caroline du Nord à Raleigh, le directeur du lieu l'isola dans une petite pièce, qui, de fait, devint son « bureau privé »... Encore eut-il accès aux archives, ce qui n'était pas le cas partout.

Jusque dans les années 1960, Franklin ne fut pas toujours autorisé à louer une chambre dans les grands hôtels prestigieux où se tenaient les conférences annuelles des organisations d'historiens que je viens de citer (il en assuma les charges présidentielles après la déségrégation, à partir de 1967). Les temps ont changé, et c'est, entre autres, à Franklin qu'on le doit. Cet homme affable et modeste témoignait d'une grande bienveillance pour les étudiants, à qui il consacra beaucoup de temps. Je peux en témoigner puisque je l'ai rencontré chez lui, à Durham, en 1992, et me souviens encore avec émotion de notre conversation. L'exemplaire dédicacé de *From Slavery to Freedom* qu'il m'offrit ce jour-là est posé sur mon bureau au moment où j'écris ces lignes.

En 1964, Franklin fut recruté par l'Université de Chicago dont il dirigea le département d'histoire de 1967 à 1970. Il y resta jusqu'en 1982. New York, Chicago... C'est depuis ces grandes villes du Nord qu'il observa le mouvement pour les droits civiques. Il y participa quelquefois, notamment en mars 1965, lors des Marches de Selma à Montgomery, aux côtés de Martin Luther King et de milliers d'autres manifestants, mais son militantisme était avant tout intellectuel. Avec le sociologue E. Franklin Frazier, le psychologue Kenneth Clark et d'autres figures du monde intellectuel noir de l'époque, il fit partie, au début des années 1950, du « Legal Defense and Educational

Fund » (LDEF), la branche juridique, présidée par le juriste Thurgood Marshall, de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People). Le LDEF mit au point l'argumentaire socio-psychologique qui aboutit en 1954 à la fameuse décision de la Cour suprême, *Brown v. Board of Education*, interdisant la ségrégation dans les écoles publiques¹². À la même époque, il défendit W. E. B. Du Bois, accusé d'être proche du mouvement communiste, au nom du droit à la liberté d'expression. Franklin ne fut toutefois pas un acteur majeur de la vie politique américaine de la seconde moitié du XX^e siècle. Sa personnalité et son style intellectuel ne se prêtaient pas à ce rôle. Il fut en revanche une figure respectée et influente du monde universitaire et de la société afro-américaine. Il attachait une grande importance à la rigueur des faits, au professionnalisme de son métier d'historien, et se méfiait des extrapolations théoriques, quitte à paraître positiviste et démodé.

La meilleure présentation de son œuvre se trouve dans un volume intitulé *Race and History: Selected Essays 1938-1988*, qui rassemble une sélection de ses articles et donne une bonne idée de la curiosité de l'historien et de la variété de ses sujets d'intérêt¹³. Dans l'un d'eux, il explique qu'il n'aurait pas pu être autre chose qu'un militant (*social activist*), et l'on comprend à quel point toute son existence fut marquée par – et fut une protestation contre – la ségrégation et la discrimination raciale. Écrire cela peut sembler banal de nos jours, mais il faut se rappeler combien la mise en œuvre pratique de telles activités intellectuelles militantes exigeait, à cette époque, de détermination et de courage hors du commun. Combien d'humiliations, de portes fermées, de regards condescendants dans une vie telle que la sienne ? À cela, il opposa une détermination tranquille, une obstination à mener son travail, à faire ce qu'il fallait sans jamais renoncer à l'essentiel.

On trouve également dans *Race and History* des articles historiographiques, biographiques (dont le premier qu'il ait écrit, consacré à Edward Bellamy) et des discours prononcés en tant que président de telle ou telle association professionnelle d'historiens. « The Dilemma of the Negro Scholar » évoque la tension entre le travail professionnel de l'universitaire noir et son engagement civique : pour Franklin, il était possible, voire souhaitable de mener de front ces deux activités, à condition de bien les séparer, mais il

12. L'argument en question, selon lequel les enfants noirs, dans des écoles ségréguées, souffraient d'un manque d'estime de soi affectant leur motivation et leur capacité à réussir, a été très critiqué depuis, mais ses qualités pragmatiques furent incontestables, puisque c'est sur lui que s'appuya la Cour suprême pour justifier l'arrêt de 1954. Il offrait en particulier l'avantage de plaire à tous : aux libéraux, puisqu'il soulignait les effets dommageables de la ségrégation ; aux conservateurs, parce qu'il laissait entendre qu'il existait bien une forme d'infériorité chez les Noirs, même si cette infériorité n'était pas biologique.

13. J. H. Franklin, *Race and History: Selected Essays 1938-1988*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1989.

n'explique pas comment ni où tracer la limite entre elles, ni même dans quelle mesure elles peuvent éventuellement se renforcer mutuellement. Franklin campait souvent sur des positions de principe au lieu de s'engager dans de profondes réflexions épistémologiques. On ne trouvera pas chez lui de références ni d'explorations théoriques, de sorte que certaines pages semblent avoir été écrites par un patriarche très sage, trop sage, dépassé parfois par les débats contemporains de la postmodernité.

On repère dans son œuvre des prises de position bien tranchées : son indignation contre le racisme et ses formes institutionnalisées, son respect pour les militants modérés, sa méfiance à l'égard des nationalismes noirs, lui qui était avant tout un partisan de l'égalité des droits. En cela, il s'inscrit clairement dans la lignée d'un Martin Luther King, plus intéressé par la défense des droits politiques et sociaux que par la célébration de la société afro-américaine et de ses profondeurs anthropologiques et culturelles. Ses livres, articles et interventions orales sont parsemés de remarques personnelles, de petites digressions dans lesquelles il livre sa pensée sur un ton parfois un peu sentencieux mais toujours courtois. Je crois que le lecteur, loin de s'impatienter, y trouve chaque fois son compte, car Franklin est un personnage historique en lui-même, une grande figure afro-américaine du XX^e siècle.

Sur le terrain culturel donc, Franklin resta très discret, voire évasif. Les chapitres consacrés aux cultures noires de *From Slavery to Freedom* furent ajoutés progressivement, et vraisemblablement écrits par ses collaborateurs. Ils ont un peu une fonction décorative. Ce n'est pas que les questions de culture ne l'intéressaient pas, lui qui était grand lecteur et mélomane ; il semble plutôt qu'il ne se soit pas vraiment senti concerné par le courant anthropologique et historique qui réfléchissait sur les cultures noires et se trouvait bien représenté dans les départements universitaires *africana* (ceux d'études noires, appelés aussi *Black Studies*, ou *African American Studies*) à partir des années 1970. Contrairement aux principaux travaux d'anthropologie culturelle, notamment ceux de Melville J. Herskovits dont le grand livre, *The Myth of the Negro Past* (1941), porte sur la part proprement africaine de la culture afro-américaine, il se méfiait de toute tentation réificatrice visant à souligner les spécificités d'une « culture noire ». En fait, il était très critique à l'égard des départements d'études noires qui le lui rendaient bien, le tenant pour un « mou » trop complaisant à l'égard des pouvoirs en place : « John Hopeless Franklin » disait-on bêtement et méchamment dans ces départements. Franklin se considérait comme un historien, surtout comme un historien du Sud, à peine comme un historien des Noirs. Lorsqu'elle créa son département d'études afro-américaines en 1969, l'Université de Harvard lui demanda de le diriger. Se rappelant son expérience estudiantine dans cette

université trente ans plus tôt, expérience qui n'avait pas été très heureuse, Franklin demanda que les professeurs du nouveau département fussent parallèlement nommés dans un autre département déjà existant, celui d'histoire en l'occurrence. Les professeurs d'histoire s'opposèrent à sa demande, et leur rejet fut pour Franklin une telle humiliation que son ressentiment à l'égard de Harvard persista jusqu'à la fin de sa vie¹⁴.

En 1982, Franklin prit sa retraite de l'Université de Chicago. L'année suivante, il était nommé à Duke University avec le titre prestigieux de « James B. Duke Professor » qui n'est accordé qu'à un très petit nombre d'universitaires (il devint émérite en 1985). Ainsi revenait-il dans sa chère Caroline du Nord où il avait vécu plusieurs années lors de ses études doctorales. S'il accepta cette nomination, ce fut autant pour l'excellence de Duke que par désir de se réinstaller dans le Sud dont il était l'historien. Sa boulimie d'activités ne cessa pas pour autant, bien au contraire. En 1997, Bill Clinton le nomma à la tête de la commission présidentielle pour favoriser le dialogue inter-racial (« Race Initiative Advisory Board »¹⁵). Certes, celle-ci s'attira les foudres des conservateurs comme des libéraux (de gauche), les premiers estimant qu'on en avait déjà trop fait sur ces questions, les seconds considérant que le rapport final n'était qu'une succession de platitudes. Mais faut-il rappeler combien ce jugement trop sévère mésestima le retour de balancier politique qui était en train de s'opérer vers la droite, et même très loin à droite ? Dans l'une de ses dernières interviews, Franklin raconta un souvenir d'enfance : sa mère lui avait conseillé, si on lui demandait ce qu'il voulait faire plus tard, de répondre qu'il deviendrait « le premier président noir des États-Unis ». L'hypothèse lui avait alors paru tellement farfelue qu'il avait éclaté de rire¹⁶. Franklin aurait probablement dû vivre encore fort longtemps pour voir se réaliser le rêve de l'égalité raciale aux États-Unis, mais il a pu voter pour Barack Obama en novembre 2008, et il l'a vu entrer à la Maison Blanche en janvier 2009, événement qu'il jugea comme l'un « des plus grands de l'histoire de ce pays, si ce n'est le plus grand ». Venu au monde l'année même de la sortie de *Birth of a Nation*, film violemment raciste qui célébrait le Ku Klux Klan et les lynchages, mort deux mois après l'entrée en fonction d'un président noir, John Hope Franklin, cet optimiste lucide, demeurera pour celles et ceux qui l'ont connu ou qui l'ont lu un homme de haute stature morale et intellectuelle, une référence nullement écrasante, mais attentive et souriante. ■

14. Voir Henry Louis Gates Jr., « John Hope Franklin, the Prince Who Refused the Kingdom », *The Root* (<http://www.theroot.com/views/john-hope-prince-who-refused-kingdom?page=0,1>).

15. Voir *One America in the 21st Century* (<http://clinton4.nara.gov/media/pdf/PIR.pdf>).

16. Voir <http://www.youtube.com/watch?v=qPPNEpmcvIE>.

Pap Ndiaye est maître de conférences à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS, Paris). Il a récemment publié *La condition noire. Essai sur une minorité française* (Paris, Calmann-Lévy, 2008 et Folio Gallimard, 2009) et *Les Noirs américains. En marche vers l'égalité* (Gallimard, 2009).
Adresse électronique : **pndiaye@ehess.fr**